

«Il y a des choses de notre histoire que nous ne comprendrons jamais»

LITTÉRATURE Après le succès mondial du «Liseur», l'Allemand Bernhard Schlink publie «La petite-fille», un roman admirable sur l'extrémisme de droite dans son pays. Rencontré à Genève, il nous parle d'amour, de guerre en Ukraine et d'espoir.

VIRGINIE LENK
virginie.lenk@lematindimanche.ch

Kaspar, libraire, découvre sa femme Birgit morte en rentrant du travail. Les deux se sont rencontrés en ex-RDA, lui était de l'Ouest, elle de l'Est. Amoureux, ils ont organisé en 1965 la fuite de Birgit. Mais ce que Kaspar ignorait alors, c'est qu'elle était enceinte d'un autre homme et qu'elle a laissé derrière elle un bébé dont elle révèle l'existence dans un manuscrit. Commence alors la quête de Svenja, cette belle-fille inconnue, qui entraîne Kaspar dans une communauté néonazie en ex-Allemagne de l'Est. Svenja s'est mariée et élève sa fille Sigrun dans l'idéologie de la haine. Un lien fragile se noue entre le grand-père et l'ado rebelle qui prétend que le journal d'Anne Frank est un faux et que la solution finale n'a jamais existé. «La petite-fille» est un magnifique récit sur l'histoire allemande, bouleversant d'amour et de tolérance, à l'image du «Liseur», best-seller de Schlink adapté au cinéma, porté par une Kate Winslet oscarisée. Rencontre avec ce grand auteur, lors de son passage à la Société de lecture de Genève.

Quelle part de votre propre vie se retrouve dans ce récit?

J'ai étudié à Berlin en 1964. J'y ai rencontré une jeune fille de Berlin Est que j'ai fait passer à l'Ouest. Notre histoire d'amour n'a pas duré mais nous sommes restés amis. Sa mort, il y a trois ans, m'a donné envie d'écrire ce livre.

Vous avez vécu la réunification allemande. Que pensez-vous de ce sentiment d'amertume ressenti encore aujourd'hui chez certains?

La réunification fut pour moi un grand bonheur et elle l'est encore. Mais l'erreur fut

peut-être pour nous, Allemands de l'Ouest, de gommer ces quarante ans de dictature et d'exiger de ceux de l'Est qu'ils se comportent comme nous. Pire, de nous offusquer devant leur refus. Ce qui a créé ce ressentiment chez eux. Ils étaient agacés qu'on ne reconnaisse pas leur histoire particulière. L'Allemagne de l'Ouest était considérée comme une société du plaisir, à l'Est on était beaucoup plus sérieux. Et les femmes étaient plus indépendantes et ne voulaient pas que les Allemandes de l'Ouest leur donnent des leçons sur l'émancipation. Nombre d'entre elles n'ont pas trouvé leur place dans cette nouvelle société et sont retournées chez elles après la chute du mur.

La petite-fille de votre roman est fière d'être Allemande. A-t-elle tort?

Ce sentiment a longtemps été inoffensif en ex-RDA, avant d'être repris par l'extrême droite à la réunification. Il faut savoir qu'historiquement, l'opposition la plus forte au régime venait de cette fameuse droite. Et à la chute du mur, la rébellion s'est largement appuyée sur la jeunesse qui n'avait pas d'autre modèle.

«Ce sentiment d'être fier a longtemps été inoffensif en ex-RDA, avant d'être repris par l'extrême droite après la réunification.»

Le grand-père essaie de convertir sa petite-fille. Comment peut-on lutter contre l'extrême droite chez les jeunes?

Je pense qu'on ne peut que les ouvrir à un monde plus grand. Car le leur est étroit, fait de petits groupes, de rituels, d'une culture étriquée. Ils sont unis contre ceux qu'ils considèrent comme leurs ennemis. Kaspar essaie d'amener Sigrun vers la musique et les livres. Non pas qu'ils garantissent de nous rendre meilleurs, mais ils nous ouvrent au monde.

Les Allemands citent régulièrement le terrorisme d'extrême droite parmi leurs peurs. La situation a-t-elle empiré?

Les Citoyens du Reich qui ont essayé (ndlr:

en août 2020) de renverser le Reichstag ne sont pas vraiment vus comme un danger. Mais dans certaines régions, à Thuringe par exemple, ils sont plus présents et plus inquiétants. Quant à l'AFD, la formation politique d'extrême droite qui gravite autour des 10% au niveau national, un peu plus dans les anciens Länder de l'Est, elle fait partie de cette poussée que l'on observe partout en Europe. L'Allemagne ne fait pas exception.

Voyez-vous plus généralement une scission entre Ouest et Est en Europe?

Oui, clairement. Pensez à la Hongrie ou à la Pologne et aux tendances autoritaires qui existent dans d'autres pays.

Êtes-vous dès lors surpris de l'unité qu'affiche l'Europe face à la Russie dans la guerre en Ukraine?

Je pense que ces tendances autoritaires se dressent contre l'Union européenne et ses institutions. Mais je crois aussi que le sentiment européen existe vraiment et nous voyons la Russie comme l'ennemi de l'Europe.

L'Allemagne a-t-elle agi comme il le fallait dans ce conflit?

Après coup, nous pouvons bien sûr dire que notre pays a trop longtemps misé sur une Russie pacifique. Cependant je ne sais pas à quel point l'Occident n'a pas aussi contribué à cette évolution vers le conflit. Si nous avions assuré à Poutine que l'Ukraine n'entrerait jamais dans l'OTAN, est-ce que cela aurait aidé? Je ne sais pas. Aujourd'hui, nous sommes là où nous sommes et, c'est évident, nous devons aider l'Ukraine. Sa défaite serait une catastrophe. Le secret de la paix est l'épuisement. Et tant que ni la Russie ni l'Ukraine ne seront épuisées, cette guerre va encore durer longtemps.

Votre best-seller, «Le liseur», raconte l'histoire d'amour entre un adolescent et une femme, qui s'avère être une ancienne gardienne de camp à Auschwitz. Avez-vous été surpris par son succès international?

Oui, beaucoup. Je pense que cela tient à l'histoire d'après-guerre de l'Allemagne que beaucoup de lecteurs ne connaissent pas. Et à la question universelle d'aimer une personne qui est coupable.



«L'erreur fut peut-être pour nous, Allemands de l'Ouest, de gommer les quarante ans de dictature [de la RDA] et d'exiger de ceux de l'Est qu'ils se comportent comme nous», analyse Bernhard Schlink. L. Cendamo/ Getty Images



À LIRE
«La petite-fille», Bernhard Schlink, Gallimard, 352 p.

L'histoire allemande vous passionne-t-elle?

J'aime l'histoire. Enfant, j'écoutais mon grand-père suisse me raconter celle de son pays. Lors de nos balades, il dressait avec sa canne les plans de la bataille de Sempach ou de Morgarten dans le sol. Plus tard, à Berlin, je me suis passionné pour l'histoire de ces deux Allemagnes séparées.

Les Allemands d'aujourd'hui ont-ils fait la paix avec leur histoire?

On finit toujours par la faire. Même si on aimerait effacer ce chapitre. Qu'est-ce qui a poussé au génocide des juifs? Je pense qu'il y a des choses de notre histoire que nous n'avons toujours pas comprises et que nous ne comprendrons jamais. C'est une tragédie qui en fait partie.

Avez-vous peur de ceux qui disent que cela n'a jamais existé?

De toute évidence, c'est un effort impuissant de s'inventer un passé meilleur et par là un présent meilleur. (Silence.) Non, cela ne me fait pas peur.